



Le problème agraire dans El evangelio en triunfo

Marc Marti

► To cite this version:

Marc Marti. Le problème agraire dans El evangelio en triunfo. Fabrice Parisot. Hommage à Gérard Lavergne, CNA, pp.255-266, 1999, Actes et hommages. halshs-00568048

HAL Id: halshs-00568048

<https://shs.hal.science/halshs-00568048>

Submitted on 25 Feb 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le problème agraire dans *El evangelio en triunfo*

Marc MARTI, université de Nice Sophia-Antipolis, CIRCPLES, EA 3159

Bien que l'ouvrage de Pablo de Olavide, *El evangelio en triunfo*, publié entre 1796 et 1798, soit pratiquement contemporain de *El informe sobre el expediente de la ley agraria* de Jovellanos, cela ne signifie pas pour autant que l'on y retrouve les mêmes idées ni les mêmes vues sur le problème agraire. Les deux textes, malgré quelques points communs, exposent des projets différents. Nous voudrions ici nous attacher à souligner les particularités de celui d'Olavide, qui n'a fait l'objet jusqu'à présent que de bien peu de commentaires, comparé à l'abondante bibliographie qui existe autour de celui de Jovellanos.

Une vie, une œuvre

Olavide et Jovellanos n'appartiennent pas à la même génération. Le péruvien arrive en Espagne au moment où les gouvernants commencent à s'intéresser aux problèmes de l'agriculture. Olavide va participer activement à ces travaux. D'abord en tant qu'intendant de Séville, il rédigera en quelques mois un *Expediente* sur la réforme agraire, qui servira de base à bon nombre de travaux postérieurs, dont celui de Jovellanos. Le texte, écrit en 1767, proposait, en substance, de fixer les paysans à la terre et d'augmenter ainsi la production par les moyens suivants: interdiction des évictions, prolongation des baux ruraux, interdiction des sous-locations, création d'une classe de petits et moyens propriétaires grâce à la distribution et la mise en culture des terres communales principalement, limitation de la taille des exploitations¹. Ensuite Olavide a tenté, sur le terrain, en tant qu'administrateur des *Nuevas poblaciones* de la Sierra Morena (1767), de créer un monde rural idéal. Pour

différentes raisons que nous n'explicitons pas ici, il fut dénoncé comme un libre-penseur, ennemi de la foi, et emprisonné en 1776. En 1778, il est jugé et condamné par l'Inquisition à huit ans de réclusion dans un couvent. Cette condamnation provoque un grand émoi parmi les intellectuels européens, qui voient en Olavide un représentant des Lumières, victime de l'obscurantisme. Deux ans plus tard, en 1780, bénéficiant de complaisances, il peut «s'enfuir» en France, où il résidera jusqu'à son retour dans la péninsule en 1798, précédé par le succès de son ouvrage, *El evangelio en triunfo*. Ses problèmes avec l'Inquisition l'éloigne donc assez tôt de l'Espagne. Pour cette raison, même s'il resta en contact avec la péninsule, on peut considérer que ses idées sur l'agriculture, au moment où il écrivit *El evangelio*, étaient restées les mêmes que vingt ans auparavant. Marcelin Defourneaux fait d'ailleurs remarquer que le texte de *El evangelio* s'inspire fortement de celui sur la réforme agraire qu'avait rédigé son auteur en 1767². Cependant, il semble que celui-ci soit uniquement évoqué de mémoire, Olavide n'en possédait apparemment aucune copie dans sa résidence française.

De plus, "Las cartas de Mariano a Antonio", qui contiennent l'essentiel du projet éclairé, ne sont qu'une partie de *El evangelio en triunfo*, et, pour cette raison même, elles ne peuvent être considérées comme un texte de réformes ou un texte économique autonome. D'abord, Olavide utilise un artifice romanesque, et même si celui-ci peut sembler bien grossier, il faut en tenir compte. Malgré les réticences que pourrait émettre un lecteur contemporain, la forme épistolaire n'en constituait pas moins, au XVIII^e siècle, un mode d'expression plus réservé et plus prudent que l'essai ou la réflexion économique directement imputables à un auteur. En outre, dans *El evangelio*, la distance créée par les lettres est renforcée par le fait que l'auteur de celles-ci, Mariano, n'est pas le réformateur, mais uniquement l'inspireur des réformes. Il écrit bien plus en tant que témoin qu'acteur. Cependant, la

forme épistolaire n'est pas nécessairement un artifice littéraire. En effet, on retrouve le système des lettres dans la réflexion économique de la même époque, comme par exemple, pour ne citer que les plus célèbres, les *Cartas sobre los obstáculos que la Naturaleza, la opinión y las leyes oponen a la felicidad pública* du comte de Cabarrús, ainsi que dans l'œuvre de Léon de Arroyal *Cartas político-económicas*. Cabarrús et Arroyal procédèrent de façon différente: ils ont assumé leurs propos mais ont dédié l'œuvre à de puissants protecteurs³.

La position d'Olavide n'était pas des plus enviables, exilé en France où il a écrit *El evangelio*, son grand désir était de retourner dans la péninsule et le succès de son œuvre y contribua certainement. Insérées dans une apologie de la religion catholique, les «Cartas de Mariano a Antonio» sont aussi, d'une certaine façon, des discours contraints. Les nombreuses corrections et rajouts relevés par Gérard Dufour par rapport au texte original sont là pour le démontrer. Le projet de réforme, aussi ambitieux soit-il, est miné par une rhétorique obligée. Il ne s'agit pas de mettre en cause la foi de l'auteur, qui était certainement sincère, mais de remarquer que même au plus fort de la réflexion économique, le discours religieux vient s'imposer ou plutôt a été directement ou indirectement imposé. Pour ne prendre qu'un exemple, Olavide a corrigé lui-même cette affirmation dans le manuscrit «que es el más digno estudio de los hombres, la agricultura» et l'a remplacé par «que después del estudio de la religión, éste [la agricultura] es el más digno de los hombres». Il est donc évident qu'Olavide avait une liberté d'expression beaucoup plus restreinte que Jovellanos, dont le texte pose peut-être, pour cette raison, moins de problèmes d'interprétation.

El evangelio en triunfo est une fiction, et bien que les problèmes qui y sont exposés ressemblent fort à ceux de la réalité, le village possède cependant presque tous les traits de l'utopie. Comme l'a fait remarquer Gérard Dufour,

«par un artifice habile, mais bien insistant, le lecteur éprouve le sentiment qu'il se situe au bout du monde». C'est «une île perdue au milieu des terres⁴». Le village où se déroule l'action devient donc un cas théorique, pour lequel Olavide propose des réformes, qui, étant donnée la dimension utopique, vont toutes réussir. L'optimisme euphorique qui, de temps à autre, s'exprime à travers d'exagérations, n'a plus rien à voir avec la sage mesure et le sens des réalités qu'on pourrait attendre de la part d'un économiste:

p 78: «Vez aquí las causas por qué Dios ha dotado a nuestra España de las más excelentes tierras de Europa, y tan fecundas que se podría aumentar diez veces el número de sus habitantes [...]»

Cette prévision de l'augmentation de la population est digne des projets les plus délirants (l'Espagne comptait environ 11 millions d'habitants à la fin du XVIIIe), mais s'explique par le contexte. Il s'agit d'une œuvre de fiction, où les obstacles, contrairement à la réalité, sont automatiquement aplanis, ce qui explique l'euphorie optimiste qui sous-tend toutes les visions du futur.

La réforme agraire

La réforme imaginée dans *El evangelio en triunfo* est une expérience locale menée à bien par un noble éclairé, l'ami de Mariano. Le constat de départ est alarmant, puisque la propriété de l'ami, qui est cultivée par des métayers —c'est le sens qu'il convient de donner ici à *labrador*— est dans un état lamentable:

Carta II, p 75: «No se veía más que una porción inmensa de tierra erial y abandonada, muy poca, esto es, la que estaba cerca del lugar, puesta en cultivo, y toda la demás en manos de la inculta y agreste naturaleza. Aun aquella porción que estaba cultivada, lo estaba de una manera tan superficial y miserable que no se podía ver sino lástima. La tierra estaba apenas removida, y cuando observábamos los tristes labradores cultivando sus campos, nos daba pena ver sus arados tan

pequeños y ligeros, sus animales tan débiles, y por consiguiente los surcos muy superficiales».

L'agriculture qu'Olavide présente à travers les yeux de ses personnages souffre uniquement de défauts techniques (charrues inadaptées) et géographique (les terres éloignées ne sont pas cultivées). La fiction n'envisage à aucun moment un manque de terres cultivables mais uniquement une mauvaise mise en culture. A partir de ce constat, les personnages proposent une analyse économique dont les fondements sont facilement repérables:

p 76: «Y ve aquí también la causa primera y más activa de la pobreza de este pueblo. Todo país en que la agricultura no florece será siempre desdichado, porque con ella todas las artes se fomentan y adelantan, y sin ella, todas se debilitan y se pierden».

«Es imposible esperar ninguna especie de prosperidad sin que este defecto se remedie, porque al fin la Agricultura es el primero y más importante fundamento de la felicidad pública, como que de él depende no sólo la vida y la tranquilidad de los hombres, sino también el comercio, las artes y todo lo que contribuye dar fuerza y respeto a una potencia [...]».

Dans ces analyses, l'agriculture apparaît comme la première de toutes les activités économiques, le fondement de la prospérité. Il ne faut pas conclure pour autant qu'Olavide est un adepte de la physiocratie. En effet, les physiocrates considéraient que l'agriculture était l'unique source de richesse d'un pays, alors que dans le cas qui nous intéresse, elle est présentée comme la première. Olavide reprend ici une opinion qui était devenue très commune chez tous les économistes espagnols de l'époque. Dans un travail antérieur, nous avons qualifié cette façon de penser de courant «agrariste», en opposition aux mercantilistes qui faisaient l'apologie du commerce. Les mots «agraristes» et «agrarisme» permettent de faire la différence avec la physiocratie française et de mettre ainsi en valeur l'originalité et la spécificité de la pensée économique espagnole du XVIIIe, que l'on ne peut en aucun cas qualifier de physiocratique, dans le sens historique et économique du terme⁵. On

retrouvera d'ailleurs cet agrarisme chez Jovellanos, exprimé pratiquement dans les mêmes termes. Cependant, la philosophie d'Olavide sur les moyens à mettre en œuvre est radicalement différente de celle de l'Asturien. En effet, selon les personnages, la solution est la suivante:

p 79: «Pero el remedio de tantos males no es dado a nuestros esfuerzos; sólo puede ponerlos el Gobierno. Contentémonos nosotros con procurar a estas pobres gentes el poco bien que está en nuestras manos».

L'esprit de cette réflexion est clairement interventionniste. Bien que la solution finale soit entre les mains du gouvernement, l'expérience locale va mettre en œuvre, elle aussi, un schéma interventionniste, puisque l'ami de Mariano va diriger personnellement tout le programme de réformes, intervenant à tous les niveaux.

La première des solutions est directement inspirée de l'idéal pédagogique des Lumières. Il s'agit de convaincre les paysans par l'exemple.

p 76: «Para vencer estos inconvenientes, no veo más que dos remedios. El primero es dar el ejemplo: al pueblo se persuade con hechos, no con discursos. Me parece que yo haría bien en destinar una porción de tierra cerca del lugar a la vista de todos, y hacerla cultivarla bien. Allí podrán ver como se cultiva bien una tierra, y mis cosechas que serán ciertamente superiores a las suyas les harán conocer las ventajas del buen cultivo».

Selon l'ami de Mariano, le principal problème est donc d'ordre purement technique: un mauvais labour, résultat de la négligence des cultivateurs, source de tous les maux de l'agriculture.

p 79: «Vuelvo a decir que esta miseria nace de la poca atención que se da a la agricultura, y aunque se pudieran alegar otros defectos de ella, como son la mala distribución de las poblaciones, el mal ordenado repartimiento de las tierras, y otros que es fácil numerar, es menestrer reconocer que todos esos males vienen a parar, y se reunen todos a producir este cultivo ligero, atropellado y superficial que es la causa más inmediata y próxima de todos los daños».

Cette analyse laisse volontairement de côté tout problème ayant trait à la structure de la propriété, un sujet pourtant brûlant. Peut-être que celui-ci n'avait pas sa place dans une apologie de la religion, mais on aurait pu en dire autant des problèmes de charrues. Les solutions envisagées seront donc prudemment réformistes, sans jamais aborder cette question. D'où la présence d'une longue démonstration qui s'attaque aux pratiques de l'élevage, pour en faire une des raisons principales de la pauvreté des paysans.

Olavide attaque l'élevage extensif et prône un élevage intensif, fondé sur la stabulation et les prairies artificielles. Sans entrer dans des considérations techniques et discuter de la viabilité des solutions proposées, —le principe de la prairie artificielle était difficilement applicable dans les zones de l'Espagne sèche— on peut cependant noter une imprécision, certainement volontaire, autour de ce problème. D'après l'ami de Mariano, les causes sont d'abord d'ordre moral, il s'agit d'une négligence coupable de la part des grands propriétaires:

p 79: «Observa como el término dilatado de este lugar está reducido a un cultivo tan estrecho, que apenas se ven en labor las tierras inmediatas; pero desde que empiezan a alejarse un poco, ya está todo inculto y abandonado. Yo soy cómplice de este delito, que se pudiera llamar de lesa humanidad, pues impido el aumento de la población. Digo que soy cómplice porque una gran parte de estas tierras son dehesas mías; diferentes sujetos tienen otras, y nos contentamos arrendarlas para pastos, y por muy corto precio».

Ensuite il y a un obstacle législatif:

p 81: «[...] te diré que esta imposibilidad [de tener establos y prados artificiales] proviene en gran parte de nuestra legislación que tal vez engañada por los interesados, en vez de ayudar a la Agricultura, la aniquila, en vez de animar al labrador, le abate para favorecer al ganadero

Il s'agit d'une allusion prudente mais claire aux privilèges de la Mesta, la puissante association de grands éleveurs transhumants, qualifiés de

«vámpiros que se chupan la substancia pública». Ces attaques contre la Mesta se retrouvent chez Jovellanos et ont pour origine le fameux *Memorial ajustado sobre los males que padece la Agricultura* dans lequel Olavide lui même avait apporté sa contribution en tant qu'Intendant de Séville. Cependant, dans *El evangelio*, la solution législative est laissée de côté, bien qu'évoquée, au profit de la prudente expérience locale. Dans la même lignée, on retrouve la critique des bien communaux, dont l'ami de Mariano suggère la répartition, comme cela avait déjà été fait dans la réalité à partir de 1766. Les résultats de cette mesure avaient été cependant bien décevants. Les oligarchies locales s'étaient en fait approprié une grande partie des communaux et les petits paysans qui avaient bénéficié de la distribution revendirent assez rapidement aux grands propriétaires, car ils manquaient de moyens matériels pour mettre en œuvre une agriculture digne de ce nom.

Face à tous les problèmes que pose l'élevage extensif, grand consommateur de terres cultivables, Olavide propose donc l'élevage intensif, en s'inspirant de modèles européens:

p 82: «[...] en los países en que los labradores por el uso de los prados artificiales pueden con poca tierra mantener muchos ganados, ellos son también los que mantienen los abastos, y ve aquí lo que sucede.

La tierra está dividida en pequeñas propiedades, cada propietario o cada arrendador tiene la suya, y en ella todos los ganados que pueden mantener las hierbas que coge en sus prados».

Ce type d'élevage correspond à une exploitation modèle, qui répond d'abord à des impératifs économiques. Il s'agit d'une surface clôturée, permettant l'élevage intensif. Les critères qui définissent son extension de 35 fanègues, (environ 23 hectares) sont d'ordre technique, car, d'après l'ami de Mariano, cette superficie correspond à celle que peut travailler convenablement un paysan avec sa famille toute l'année. Dans tous les cas, il refuse la grande exploitation:

p 85: «En la agricultura no adelanta el que hace más sino el que hace bien, y el que cultiva diez fanegas con esmero y cuidado gana más que el que cultiva doscientas con ligereza y atropellamiento, que son inevitables en las grandes labores».

Cela ne veut pas dire cependant qu'il condamne la grande propriété, puisque de toute façon, il restera propriétaire des terres cultivées par les métayers. Le modèle proposé coïncide avec celui qu'Olavide avait imposé lors de la colonisation des terres de la Sierra Morena. Dans ce dernier cas, l'extension était d'environ 50 fanègues (plus ou moins selon la qualité du terrain), mais correspondait exactement au même critère: une étendue suffisante pour occuper une famille de paysans toute l'année, ni plus, ni moins. Une fois réglé le problème de l'extension des lots, le régime de location doit être défini dans le même esprit.

p 87: «[...] cederé la tierra plena y absolutamente, transfiriéndoles el dominio útil, esto es, el goce y usufructo de la tierra, sin reservarme otra cosa que el dominio directo, o la propiedad de ella, y la parte de frutos que deben obligarse a pagarme».

Le système proposé correspond à celui de l'emphytéose, qui était le plus avantageux pour le métayer, car il jouissait d'une grande stabilité et ne courait pas le risque de se voir expulsé au bout de quelques années. Cette solution était considérée, à l'époque, comme la plus humaine, face à la pratique des baux à court terme, fréquente en Castille et dans le Sud. De plus, les réformateurs y voyaient une possibilité de progrès, supposant qu'une fois supprimé le risque de non renouvellement du bail, le métayer pourrait s'investir beaucoup plus dans l'amélioration des cultures. Cette pratique présentait aussi un énorme avantage social: elle contribuait à créer une population rurale géographiquement et économiquement stable, donc à diminuer la population flottante et déracinée qui constituait un véritable péril dans les villes lors des émeutes ou qui nourrissait le banditisme en campagne.

Il est donc évident que le projet économique présenté dans *El evangelio* est doublé d'un projet de société nouvelle.

D'abord, cette limitation des exploitations correspond à un désir de multiplier la population:

p 88: «[...] porque setenta fanegas partidas en dos suertes con dos arados y dos labradores producen más que las mismas con un labrador y dos arados, y están mejor gobernadas; y porque el principal interés del Estado es que el número de las familias se aumente, y que no sólo los frutos se multipliquen sino también los hombres».

A cette préoccupation populationniste, qui reprend une des idées centrales du discours économique de l'époque, s'ajoutent des préoccupations morales. En effet, en plus de la limitation des exploitations à une taille familiale, il est prévu une répartition de ces familles sur le terroir et non leur concentration dans des villages. La famille rurale devient ainsi l'unité à partir de laquelle est envisagée toute l'économie, mais aussi toute la société. Pour cette raison, nous trouvons une longue démonstration qui présente les inconvénients de la vie au village, à la fois économiques (perte de temps dans les transports, culture imparfaite, perte de l'engrais que fournissent les animaux, impossibilité de surveiller les récoltes) et moraux (la taverne est toute proche, on ne travaille pas en hiver, la femme ne fait rien etc.). A côté de cette vision négative, la vie aux champs apparaît comme une panacée, qui ne possède que des avantages. La conclusion est donc inévitable:

p 91: «Es pues de la mayor importancia excitar a los labradores a que habiten en sus tierras, y tengo para mí que el mayor y más digno afán de un gobierno ilustrado debía ser promover este objeto con leyes sabias, y providencias bien entendidas, que no es difícil atinar».

Le texte d'Olavide a une dimension morale et économique; la *alabanza de aldea* n'est pas ici un motif ornemental, un simple cliché littéraire, mais un moyen mis en œuvre pour démontrer le bien-fondé du projet de société. Le plan de répartition des terres vient donc dessiner subtilement une société

agraire idéale, évoquée par la reprise du thème de l'éloge de la vie aux champs (et non au village) dans une perspective morale. Cette vie idéale valorise l'utilité de l'agriculture au niveau social, car elle forme de bons citoyens, vertueux, chrétiens et dévoués à leur Roi. A travers le projet agricole contenu dans *El evangelio*, on voit apparaître plusieurs éléments propres de l'idéologie économique des Lumières avant 1784⁶.

D'abord, toutes les mesures dépendent étroitement d'une volonté politique forte, c'est-à-dire d'un interventionnisme omniprésent, conforme à la pensée politique du «despotisme éclairé». Il n'est question que de promulgation de lois et de décrets comme solution aux problèmes. De plus, ces problèmes ne sont pas envisagés uniquement sur le plan strictement économique. L'interventionnisme se double souvent d'une préoccupation sociale (le choix de l'emphytéose est révélateur à ce sujet) et morale (la vie à la campagne est forcément vertueuse). Il s'agissait de bâtir une société idéale fondée sur des exploitations familiales moyennes, dont on espérait un rendement économique supérieur à celui des grandes exploitations et qui, surtout, permettraient de stabiliser les mouvements de population et le vagabondage, nuisibles à la sécurité publique. Cependant, l'idéologie qui sous-tend le projet est modérément réformiste et finalement conservatrice. Il ne s'agit en fait que de rendre plus humaine l'exploitation féodale: l'ami de Mariano reste dans les limites du fief et à aucun moment ne se pose la question de la propriété de la terre et de sa circulation sur un marché libre. Par conséquent, la relation sociale reste fondée sur l'image paternaliste du seigneur, grand propriétaire foncier, père de ses métayers comme le roi l'était pour ses sujets. C'est en ce sens qu'Olavide est, face à Jovellanos, un homme du passé.

¹Voir M. Defourneaux, *Pablo de Olavide ou l'Afrancesado (1725-1803)*, Paris PUF, 1959, p. 149 sq.

²Le texte sur la réforme agraire écrit par Olavide a été publié en 1956. Voir Carande, Ramón, Ruiz, Joaquín, "Informe de don Pablo de Olavide sobre la Ley Agraria", *Boletín de la Real Academia de Historia*, octobre-diciembre 1956, p 357-463

³Cabarrús, Conde de, *Cartas sobre los obstáculos que la Naturaleza, la opinión y las leyes oponen a la felicidad pública*, Estudio preliminar de José Antonio Maravall, Madrid, Castellote, 1973 et Arroyal, León, *Cartas político-económicas*, Oviedo, Centro de Estudios del siglo XVIII, 1971.

⁴Gérard Dufour, «Utopie et *Ilustración*» in *Les utopies dans le monde hispanique*, Colloque franco-espagnol, Madrid, Casa de Velázquez, 1990.

⁵Voir Argemí, Lluís; Lluch, Ernest, *Agronomía y fisiocracia en España (1750-1820)*, Valencia, Institució Alfons el Magnanim, 1985 et Marti Marc, *Ville et campagne dans l'Espagne des Lumières*, Saint Étienne, 1997.

⁶Sur la date de 1784 comme date charnière dans la pensée économique, voir Robert Vergnes, «Dirigisme et libéralisme économique à la Sociedad Económica de Madrid (de l'influence de Jovellanos)», *Bulletin Hispanique* LXX, pp. 300-341.